

JE SUIS  
POUR TOUT  
CE QUI AIDE  
À TRAVERSER  
LA NUIT

Fabio Viscogliosi

Stock  
LA FORêt

## Les chauves-souris

J'ai lu que Pablo Picasso, pour ne pas se tromper, tenait un journal. Il y notait scrupuleusement les dates, les supports et les formats de ses œuvres, au fur et à mesure. On devine la nécessité d'une telle comptabilité devant le débit ininterrompu de sa production. Mais il faut peut-être voir là un besoin impérieux de fixer la nature en mouvement, une sorte de *journal des métamorphoses*. Picasso était très pointilleux sur le sujet. Et il s'étonnait volontiers que le reste de l'humanité ne le fût pas tout autant. Comment s'en sortir sans cela ?

L'étonnement de Picasso était permanent, d'ailleurs, à tout propos. Par exemple, il aimait les chauves-souris. Il ne comprenait pas cette mauvaise réputation qui les a poursuivies obstinément à travers les âges. Non, vraiment, le

monde est très injuste envers les pauvres chauves-souris, pensait-il. Les femmes, en particulier, qui craignent pour leur chevelure. Lui, Picasso, admirait la fragilité de leurs os minuscules, le soyeux de leur pelage et surtout cet œil vif, acéré, brillant d'intelligence. Oui, il aimait beaucoup ces animaux délicats.

Monstre

Buffon, dans son *Histoire naturelle générale et particulière* : « Un animal qui, comme la chauve-souris, est à demi quadrupède, à demi volatile, et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est, pour ainsi dire, un être monstre. »

### Le chien Snoopy

Les chauves-souris de Picasso m'amènent au chien Snoopy. Snoopy appartient à la famille des beagles. Le dictionnaire Larousse décrit le beagle comme un chien courant anglais, « une sorte de basset à jambes droites ». Il est précisé également que le beagle chasse à l'odorat plutôt qu'à la vue. Gageons que lui aussi se méfie des apparences. Mais tout cela n'a pas grande importance car, bien entendu, Snoopy est un beagle de papier.

## La voix de son maître

C'est un petit arbre et sa branche qui tout aussi bien pourraient figurer dans une représentation d'*En attendant Godot*.

Un matin de 1956, le chien Snoopy s'imagine en vautour et, perché sur cette branche, il entame une de ses fameuses imitations plus vraies que nature. Il espère ainsi gagner un peu de respect, ce qui est légitime. Le regard noir ci, supérieur et menaçant, le vautour en herbe fixe le lointain. Mais l'animal sombre rapidement dans la mélancolie. Ses paupières tombent, il débande et la branche avec lui. À la dernière case, lové dans les bras de son maître, Snoopy se fait tendrement cajoler.

« Les vrais vautours ne se sentent jamais seuls », lui explique Charlie Brown.

J'ai souvent relu cette histoire, m'identifiant

tantôt à l'un ou l'autre personnage. Je la conserve dans un petit livre de poche, imprimée en traits gras sur un papier bouffant. Les bulles sont en anglais, des textes brefs. Chaque page est un instantané, un mini-poème, une forme dérivée de haïku japonais. Charlie la grosse tête, Charlie le solitaire, champion toutes catégories de l'embrouille et du cerf-volant miteux. Il tapote chaque matin la tête de Snoopy, même si celui-ci ressemble de moins en moins à un chien. Les années passent et à l'automne revenu, les feuilles tombent délicatement à leurs pieds. Cette immobilité m'a toujours plu. Les palissades se déroulent à l'infini et, en soupirant, ce bon vieux Charlie Brown comprend peu à peu qu'ils n'en sortiront jamais. Peut-être le savait-il dès le début.

## Ce bon vieux Charlie Brown

Le dessinateur s'appelait Charles Monroe Schulz. Pendant cinquante ans, il a dessiné son strip quotidien des *Peanuts*. Il détestait ce titre – *Cacahuètes* – qu'il n'avait pas choisi. Il le trouvait indigne. Il aurait préféré quelque chose comme *Good Ol' Charlie Brown*. Mais Schulz avait fait bien ce principe selon lequel la seule conscience morale est la conscience professionnelle.

La surface du papier était divisée en quatre cases de même taille, les dessins réalisés à la plume. La bande dessinée est un art modeste qui demande de l'assiduité et, de son propre aveu, Schulz y mettait toutes ses forces.

Vers la fin, son trait tremblotait et il se demanda s'il n'avait pas gâché sa vie. Il réalisa que le monde est vaste et qu'il n'en connaissait presque rien.

## La fatigue

Quelquefois, sans raison apparente, la fatigue me saisit par les épaules.

J'attends, un peu.

Je sais par expérience qu'il ne faut pas céder à la panique. Car la fatigue me fait galoper le cerveau et dès lors impossible de l'arrêter. Bien entendu, je ne parle pas de la bonne fatigue, celle que l'on ressent par exemple après une longue marche en forêt ou une heure de piscine. Non, l'autre fatigue – la mauvaise – me tombe dessus en douce, en traître, tandis que je suis assis au café ou que je traîne paisiblement dans la rue. Je la devine dans les muscles de mes bras et de mes jambes, dans mon thorax, et puis tout cela remonte jusqu'à la tête, jusqu'à la langue.

Fatigué, on ne parle plus, on s'éteint.

« Je suis fatigué, soufflait André Gide à la fin

de sa vie, je n'en finis pas de finir, je suis un pneu qui se vide. »

Figure du dégonflé, au sens propre.

Roland Barthes aimait beaucoup citer cette phrase de Gide. Il parlait de l'aspect inévitable de la fatigue – et même du *droit* à la fatigue – à partir de laquelle le monde s'ouvre à nouveau, neutralisé. Selon lui, chacun devrait dessiner *la carte de ses fatigues*, comme on dresse une carte d'état-major ou de randonnée.

Il arrive aussi que la fatigue me réveille brusquement, ce qui est un comble. Dans ces cas-là, il n'y a rien d'autre à faire, qu'attendre. Fatigué, je reste sans bouger, yeux au plafond, j'écoute. Je laisse traîner mes idées comme mes pieds et je repense à cette phrase de Ringo Starr, évoquant les Beatles de la grande époque :

« On était tous très amis, mais on était vraiment fatigués. »

Help !

Le monde est une merveilleuse quincaillerie. Je déambule entre ses rayons, fasciné par la multiplicité des articles à disposition. Dans une correspondance de Raymond Queneau à son fils Jean-Marie, je découvre ce post-scriptum à une lettre du 2 septembre 1967 : « Tu as raison, les Beatles sont épataints. »

Trois jours auparavant, les Queneau avaient vu le film *Help !* réalisé par Richard Lester.

« Épatants ! »

Sans âge, le mot pétille en mille-feuilles. L'histoire se construit ainsi par glissements successifs. Au Queneau en noir et blanc – celui des débuts, de l'entre-deux-guerres, du *Chiendent*, des mathématiques ou des *Exercices de style* – se superpose cet autre Queneau, épataé par les pitreries multicolores des Beatles. Un *swinging*

*Queneau*, en quelque sorte. J'aimerais pouvoir en discuter avec lui. Quelle chanson préférait-il, *Help!* ou *Ticket to ride*? Que pensait-il de cette scène où Ringo tond son gazon à l'aide d'un dentier? Et de cette dédicace de John Lennon à sa coiffeuse: « Pou Betty ».

Une autre lettre de *Queneau* à son fils (peut-être la toute première), datée de 1939, tandis qu'il est mobilisé à Fontenay-le-Comte: « Mon cher petit Jean-Marie. Quand on est soldat, on couche à la caserne et le matin il y a un monsieur avec un clairon qui vient vous souffler "coin-coin" dans les oreilles. Il y a des gens qui n'aiment pas ça. »

### Une ébauche de roman

Je ne me souviens pas que mon père m'ait beaucoup écrit, et moi non plus en retour. Les occasions étaient rares. Des cartes d'anniversaire et plus tard, quelques fax à l'occasion, lorsque nous habitions loin l'un de l'autre. Mais il multipliait les brouillons, les croquis et les petites notes, de son écriture fantaisiste. Alternant minuscules et majuscules, les mots se couchaient brusquement pour se relever en bout de course. Au fil des phrases, il distribuait à la diable points et virgules, selon sa cadence farfelue.

Après sa mort, j'ai retrouvé dans ses papiers une ébauche de roman, quelques lignes sur les pages d'un bloc-notes offert par les chaudières De Dietrich. Les fils de cette histoire lui ressemblaient. Une intrigue à deux ou trois personnages de condition modeste, tiraillés entre la

nécessité et le désir. Peut-être y avait-il eu d'autres tentatives de ce type, il n'en parlait jamais. La pudeur l'emportait sur le reste, en toutes circonstances.

### Les cols en V

Non, je n'ai jamais vu mon père nu. Même dans les moments d'intimité du travail où l'on se change et se décrasse. Ces fins de journées, allégées par l'effort, où la réserve n'a plus cours.

Enfants, il nous rejoignait parfois, ma sœur et moi, pour jouer dans notre bain, mais il conservait son slip. Un slip blanc assorti à ses maillots de corps, cols en V, de ceux que l'on ne devine pas derrière la chemise entrouverte.

## Bref

Je me dis parfois qu'il faudrait écrire un livre dont le titre tiendrait en un mot. Un récit qui se déroulerait sur quatre ou cinq jours. On y parlerait de chemins bordés d'aristoloches, d'ancolies et de passeroises qui poussent à l'aventure. Il pourrait y avoir un voyage, un jour ou deux, mais celui-ci ne dépasserait pas la périphérie. Tout y serait vrai, tendu, mais sans drame.

Ce serait un livre bref, écrit brièvement.

## À contrecœur

La dernière fois que j'ai vu mes parents, c'était un dimanche, le premier jour du printemps. L'après-midi, nous sommes allés traîner entre les allées d'un petit vide-grenier, pour nous dégourdir les jambes. Les vendeurs étaient installés dans un entrepôt plutôt lugubre, traversé de courants d'airs. Je me souviens d'avoir hésité devant l'achat d'un album de Kraftwerk, *Radio-Activity*, mais il était vraiment trop abîmé. Un peu stupidement, j'ai également dissuadé ma mère d'acheter une petite Vierge assise, en plâtre peint. Je me souviens qu'elle ne coûtait pas plus de dix francs. Ma mère s'est laissé convaincre et a reposé la petite Vierge, visiblement à contre-cœur. Sur le chemin du retour, j'ai pris le volant de leur voiture, une Lancia, tandis que mon père

nous faisait remarquer les premières fleurs sur les arbres fruitiers.

Trois jours plus tard, tout était fini.

### Sous le mont Blanc

Trois jours plus tard, roulant en direction de l'Italie, cette même Lancia – modèle Dedra, couleur gris anthracite – a franchi la barrière de péage pour entrer à l'intérieur du tunnel sous le mont Blanc. C'était un mercredi, le 24 mars 1999, peu avant onze heures du matin.

Au même instant, un chauffeur belge, totalement hébété, abandonnait son semi-remorque Volvo – type « tracteur grand routier », chargé d'huile et de margarine – en proie aux flammes, au beau milieu du tunnel.

La Lancia a roulé quelques centaines de mètres encore, avant de disparaître définitivement dans le premier front de fumée.